

PROBLÈMES D'ONOMASTIQUE DANS LA VERSION ARMÉNIENNE DES «PROGYMNASMATA» DE THÉON¹

0.0 S'il est vrai que dans l'histoire de la culture arménienne il existe une oeuvre monumentale telle que l'*Onomasticon* de H. Ačařean² – répertoire prosopographique qui nous donne aussi l'étymologie et les références grammaticales indispensables de chaque anthroponyme qu'il contient – toutefois il faut reconnaître que les grammaires de l'arménien classique ne réservent pas une place expressément consacrée à l'étude du nom propre.

Généralement, en complément de la déclinaison des noms en *-a* (dont l'unique exemple est d'ailleurs un ancien nom propre, l'emprunt du grec *titan/titan-ay*), on ajoute que, de la même façon, se déclinent les anthroponymes arméniens, comme *Hayk/Hayk-ay*, *Sahak/Sahak-ay* etc.³. Les grammaires les plus complètes sur ce sujet indiquent que les noms en *-ēs* (d'autres encore précisent: les noms à désinence grecque en *-as*, *-ēs*, *-os*) perdent cette partie du mot avant de prendre la désinence du gén./dat. *-ay* (cf. *Homer-os/Homer-ay*), ou, éventuellement, la désinence d'une autre classe de substantifs, comme de ceux, par exemple, qui ont le gén./dat. en *-i* ou en *-u* (cf. *Yovhann-ēs*/

Yovhann-u)⁴. Certaines des grammaires susdites traitent plus largement ce sujet, en essayant de classer d'une manière plus articulée les noms propres, selon leur caractéristiques morphologiques⁵. Tous les auteurs enfin remarquent d'une façon plus ou moins explicite, avec des renvois aux autres types de déclinaison, la grande variété de la morphologie des anthroponymes, sans sembler vouloir en rechercher les raisons.

0.1 En vue d'un approfondissement de la connaissance du nom propre arménien dans ses différents aspects et des phénomènes qui le concernent surtout dans la littérature de traduction, je présente ici les résultats d'une recherche conduite sur les quatre premiers chapitres de la version arménienne des *Progymnasmata* de Théon⁶. J'en ai examiné l'onomastique (pour la plupart d'origine grecque): anthroponymes, toponymes, ethniques, pour une somme de 160 unités; toutefois le même nom revenant souvent plusieurs fois, le total doit être évalué autour de quelques centaines de formes.

Considérés sous l'aspect phonétique, morphologique et sémantique, ces noms suggè-

¹ Cet article reproduit le texte de la communication lue à la 3^e Conférence de l'AIEA (Association Internationale des Etudes Arméniennes) à Bruxelles, le 23 Septembre 1986.

² Hr. Ačařean, *Hayoc' anjnanunneri bařaran*, Erevan, 1942–1962 (repr. anast. Beyrouth, 1972, 5 voll.).

³ V. Č'aləxean, *K'erakanut'iwn haykaznean lezui (ařxatatsireal i A. Aytənean)*, Vienna 1885, p. 24; A. Meillet, *Altarmenisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1913 (repr. anast. Heidelberg 1980), p. 49, 51; A. A. Abrahamean, *Grabari jeřnark*, Erevan, 1958, p. 27–30; 42–47; E. G. Tumanjan, *Drevnearmjanskij jazyk*, Moskva, 1971, p. 201–204.

⁴ H. Jensen, *Altarmenische Grammatik*, Heidelberg, 1959, p. 49; A. Meillet, *op. cit.*, ibidem; L. Lazarean, *Hayoc' grakan lezui patmut'iwn*, Erevan, 1961, p. 194–195; R. Schmitt, *Grammatik des Klassisch-Armenischen*, Innsbruck, 1981, p. 94–95.

⁵ Cf. Abrahamean, *op. cit.*, p. 27–30; Tumanjan, *op. cit.*, p. 201–204.

⁶ Aelius Theon d'Alexandrie (I–II^e s. après J. Ch.) est l'un des auteurs les plus connus de ces exercices préparatoires (*Progymnasmata*), qui étaient très répandus dans les écoles rhétoriques de l'antiquité (cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, V A 2, s.v. Theon, N. 5, coll. 2037–2054). L'oeuvre a été traduite en arménien au cours du VI^e siècle et son texte a été publié par H. Manandean, *T'əovneay, Yalags*

rent une série de reflexions qui ont quelque intérêt du point de vue linguistique et philologique.

1.1 Du point de vue de la phonétique, en ce qui concerne les consonnes, il y a presque toujours une parfaite correspondance entre le grec et l'arménien: les sourdes, les sonores et les sourdes aspirées restent invariées: ex. Πίττακος (47,7) *Pittakos*, Ἀρχίλοχος (11,1; 57,20) *Ark'ilok'os*, Θεττάλια (23,22) *Tettalia*, Φίλιστος (13,15; 21,4) *P'ilistos* etc.

Quelquefois, mais très rarement, il y a une oscillation entre les sourdes et les sonores, ex. Θεμιστοκλέους (25,10) *Temisdoklēs*, Θουκυδίδου (13,16) *Tukiditeay*, ce qui ne surprend pas si l'on pense à la complexité de l'évolution phonétique des consonnes dans la langue arménienne⁸.

Il faut encore remarquer que à l'instar de la version de la Bible⁹, la liquide grecque λ est représentée par la Լ arménienne (laterale à l'origine et plus tard vélaire), ex. Ἀλέξανδρος

(39,11; 43,1) *Alek'sandros*, Πλάτων (39,3; 39,6) *Platon*, mais assez souvent (dans les emprunts plus récents?) par la Լ palatale, soit comme initiale du mot, ex. Λάκων (41,3) *Lakonac'i*, Λίβυς (57,9) *Libac'i*, Λυσίας (33,21) *Liwsias(n)*, qu'à l'intérieur du mot, ex. Κίλιξ (57,21) *Kilikec'i*, Ἀρχίλοχος (11,15) *Ark'ilok'os*, τοῦ Ολίμπου (23,3) *Olimposi*.

En ce qui concerne l'aspiration initiale du mot, elle est rendue parfois par *h* – par exemple, Ἡρόδοτος est toujours représenté par *Herodotos* (nominatif reconstruit) qui dans notre texte se trouve toujours dans les cas obliques (19,11; 21,2; 23,20 etc.) – parfois, au contraire, l'aspiration tombe tout simplement, ex. Ἡσίοδος (57,19; 59,26) *Esiodos*.

1.2. Pour ce qui est des voyelles et des diphtongues, on assiste à une plus grande variété de phénomènes. Si l'on considère que même les plus anciennes versions arméniennes des oeuvres grecques ne remontent pas au-delà du V^e siècle, il est normal d'y trouver les traces des profondes transformations phonétiques que la langue grecque avait connues jusqu'à cette époque¹⁰. Dans notre version nous trouvons que sont transférés en arménien des noms qui reflètent la prononciation classique – ce sont en général les noms les plus connus, ceux qui proviennent de la tradition savante –, mais parfois la transcription dénonce une prononciation itaciste, dans le cas de noms plus rares ou dérivant peut-être de la tradition populaire. Il est aussi possible que le même nom présente plus d'une transcription: dans ce cas, il est difficile d'établir si la variation dépend du traducteur ou des copistes, surtout si l'on considère que le texte publié dérive d'un manuscrit du XVII^e siècle¹¹. En voici les exemples les plus significatifs.

¹⁰ Cf. E. Schwyzler, *Griechische Grammatik I*, München, 1953; A. N. Jannaris, *An Historical Greek Grammar*, London 1897 (repr. anast. Hildesheim, 1968).

¹¹ Ms. 8371 (ancien N. 870) du Maténadaran de Erevan, cf. O. Eganean, A. Zeit'uncan, P. Ant'abean, *C'uc'ak jeñagrac' Maštoc'i anuan Matenadaran*, vol. II, Erevan, 1970, p. 730.

čartasanakan krt'ut'eanc', Erevan, 1938. Sur la version arménienne, ses particularités et son importance, cf. G. Bolognesi, *La traduzione armena dei «Progymnasmata» di Elio Teone*, in «Rendiconti dell'Acc. Naz. dei Lincei», Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Serie VIII, vol. XVII, 3-4, 1962, p. 86-125; 211-257.

⁷ Les références sont données selon le texte publié par Manandean (*op. cit.*) qui reproduit, en face de l'arménien, le texte grec de l'édition de Spengel (cf. L. Spengel, *Rhetores Graeci*, Lipsiae 1854, vol. II, p. 59-130).

⁸ Cf. J. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, Straßburg, 1901 (repr. anast. Berlin 1970); A. Pisowicz, *Le développement du consonantisme arménien*, Krakow, 1976 (avec une riche bibliographie).

⁹ Sur ce point, comme en général pour tout ce qui concerne l'aspect phonétique des noms examinés, il est intéressant de rappeler les conclusions, provenant d'un matériel parfois différent, de R. Solari, *Le trascrizioni armenie di parole greche nella traduzione dei Vangeli*, in «Rendiconti dell'Acc. Naz. dei Lincei». Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Serie VIII, vol. XXX e XXXI, 1975-76. Parte I: *Il vocalismo delle trascrizioni di parole greche nella versione armena dei Vangeli*, vol. XXX (1975), p. 417-430. Parte II: *Il consonantismo delle trascrizioni di parole greche nella traduzione armena dei Vangeli*, vol. XXXI (1976), p. 87-102.

1.2.1 Les voyelles α, ο, ε conservent le même timbre en arménien et n'ont besoin d'aucune explication.

1.2.2 La voyelle η de la dernière syllabe des noms en -ης est toujours représentée par -ē, qui n'a évidemment aucune valeur de quantité¹², mais elle est due à une forme d'analogie avec les mots arméniens qui, en syllabe finale en -ēs, ont -ē, ex. *aṭuēs* «renard», *gēs* «chevelure» et de mots composés en -pēs, et suit la tendance habituelle à noter avec ē la e de toute syllabe finale¹³. Quand η n'est pas en syllabe finale, elle est représentée soit par e, ex. Ἀθηναῖοι (21,29; 41,27) *At'enac'ik'*, Ἕλληνες (21,14) *Ellenac'ik'* etc., que par i, ex. περὶ τοῦ Ἀριστοδήμου (21,18) *Aristodimosi*, Δημοσθένης (13,11; 27,14 etc.) *Dimost'enēs*, tandis que τὸ Δημοσθενικόν (23,8) *Demost'enakan*.

1.2.3 La voyelle ω est habituellement représentée en arménien par ov ex. περὶ Κύλωνος (19,24) *yatags Kilovni(n)*, Κόνωνα (25,9) *Konovna*. Cela apparaît déjà dans la version de la Bible (cf. Θωμᾶς (Mt. 10,3) *T'ovmas*, Ἰάκωβος *Yakovbos*, ibidem), mais dans notre texte, par ex. Σωκράτης, devient le plus souvent *Sokratēs* (25,11; 41,25; 53,13 etc.) et une seule fois *Sovkratēs* (37,28).

1.2.4 Les voyelles ι, υ et les diphtongues ει, οι sont représentées en arménien soit par i, ex. Σειληνοῦ (19,23) *Silinosi(n)*, Σοφόκλεις (voc.) (19,6) *ov Sop'oklis*, Διδύμω (47,28) *Didimosi*, soit par iw, qui correspond à la fois à gr. ι, υ, οι, ex. Κυβισσός (61,26) *Kibiwsos*, Πυθαγόρας (39,26) *Piwt'agoras*, Κροῖσος (61,26) *Kriwsos* etc.; on trouve encore iw pour gr. ευ, ex. Ἐυριπίδης (49,14) *Iwripidēs*, περὶ Λεῦκτρα (51,20) *i Liwk'tra*, tandis qu'en d'autres cas on remarque la spirantisation du second élément de la diphtongue, ex.

Ἐυρώπην (21,22) *Evropē*. La diphtongue αι devient e pour aboutir parfois à i, ex. ἐν τῷ Τιμαίῳ (23,19) *i Timēosi*, εἰς Λακεδαιμόνα (53,27) *i Lakedemona*, Αἰσωπος (57,8; 57,18) *Esonpos*, παρὰ Αἰσχίνῃ (25,28) *aṛ Esk'ineay*, mais Αἰσχίνης (31,20; 33,20) *Is-k'enēs*.

Ce ne sont que quelques exemples, qui ne prétendent pas d'épuiser le problème, mais qui servent à signaler la tendance générale de la langue de cette traduction hellénisante¹⁴.

2.0 Au niveau morphologique, les noms propres méritent encore plus d'attention.

2.1.1 La classe la plus riche d'exemples dans notre texte est celle des noms grecs en -ος, gén. -ου. Au nom. les correspondants arméniens reprennent, tous, la forme grecque et se terminent en -os, ex. *Esonpos* (57,8; 57,18 etc.), *Alek'sandros* (39,11; 43,1 etc.), *Home-ros* (11,8; 57,19), *P'ilistos* (13,15; 21,4 etc.), *T'ēopompos*¹⁵ (13,7) etc. On remarque, en plus, la tendance à normaliser en -os les anthroponymes grecs en -ας, ex. Ἀντιγεννίδας (43,20) *Antiginidos* et gén. Ἡγησίου (31,2) *Hegesos-i*, gén. qui suppose un nom. arménien *Hegesos*.

2.1.2 C'est dans les cas indirects de cette classe, surtout au gén./dat., qu'on voit la variété des terminaisons que l'arménien présente face à l'unique désinence grecque. Nos exemples nous permettent de les classer en trois groupes.

¹⁴ La version arménienne des *Progymnasmata* a été conduite selon la méthode des traducteurs de l'école dite «hellénisante», sur laquelle cf. Y. Manandean, *Yunaban dproc'ə ew nra zargac'man šrjannerə*, Vienna, 1928; pour une mise à point des études plus récentes: A. N. Muradean, *Yunaban dproc'ə ew nra derə hayerēni k'erakanakan terminabanut'e an stelcman*, Erevan, 1971, p. 7-111.

¹⁵ Il faut remarquer que dans le texte publié par Manandean, comme d'ailleurs dans tous les textes imprimés, le groupe *t'e* en syllabe ouverte et devant voyelle, dans les anthroponymes d'origine grecque, est toujours noté *t'ē*, ce qui, n'étant justifié du point de vue phonétique, doit être considéré une forme d'analogie avec la graphie généralisée de la conjonction *t'ē*, sur laquelle cf. Meillet, *Esquisse...*, p. 45.

¹² Il est notoire que les voyelles arméniennes n'ont pas d'opposition de quantité, cf. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne² 1936, p. 40-41.

¹³ Cf. Meillet, *Esquisse...*, p. 45.

2.1.2.1 Il y a des noms qui, suivant les règles de la déclinaison des noms propres arméniens, caractérisés au gén./dat. par la désinence -ay, prennent cette désinence après la chute de -os du nom., ex. 'Ηροδότου (21,2; 21,13) *Herodot'-ay*, Διοδότου (29,3) *Diodot'-ay*. Il est évident que -os final est considéré, dans ce cas, sous l'influence du grec, comme la marque du nominatif, destinée à tomber devant la désinence des cas obliques, tandis qu'il est notoire que les noms arméniens sont caractérisés par l'absence d'un suffixe-désinence au nom., qui se présente ainsi comme un nom-racine, auquel s'ajoutent les désinences au cours de la déclinaison.

2.1.2.2 Il y a un deuxième groupe de ces mêmes noms en -os qui, comme ceux du premier groupe, perdent cette «marque» du nom., pour ajouter, au contraire, au gén./dat. la désinence -i, ex. Μενάνδρου (25,3) *Menandr-i*, παρὰ 'Ηροδότῳ (23,20) *ar Herodot-i*.

2.1.2.3 Enfin un troisième groupe de noms ajoute cette désinence -i du gén./dat. (ou éventuellement -u) directement au nom. arménien, ex. Λυκούργου (23,13) *Likurgos-i*, 'Ολύμπου (23,23) *Olimpos-i*. C'est donc par analogie avec le système général de la déclinaison arménienne de type vocalique que ces noms se déclinent de cette troisième façon, ainsi que les noms communs en -os: ces derniers, bien que peu nombreux et pour la plupart dérivés du grec, se déclinent en effet de la manière suivante: *tokos/tokos-i* «usure», *salmos/salmos-i* «psaume».

2.1.3 A' l'acc. les noms en -os se trouvent employés de deux manières différentes: ou selon la règle générale de l'arménien, c'est à dire comme le nominatif, souvent marqué par la préposition préfixée z-, ex. z-*Homeros* (7,25) ou *Homeros* (11,12) (nom. *Homeros*), z-*Alek'sandros* (41,20) (nom. *Alek'sandros*), ou avec une désinence qui est le calque morphologique du grec, ex. τὸν 'Αγησίλαον (25,7)

z-*Agisilaon(n)*, πρὸς Κώκαλον (21,3) *ar Kovkalon* (21,3) etc.

2.1.4 A' l'abl. on trouve παρὰ Θεοφράστου (25,14) *i T'eop'rastos-ē*, παρὰ 'Εφόρου (21,25) *yEp'oros-ē*, ainsi que ὑπὸ τοῦ 'Εφόρου (21,11) *yEp'or-ay*.

2.2.1 Noms grecs en -ης, gén. en -ους. En arménien le nominatif est en général, comme le grec, en -ēs, ex. 'Αριστοτέλης (61,5) *Aristotelēs*, Διογένης (39,14) *Diogenēs*, 'Ισοκράτης (37,5) *Isokratēs* etc.

2.2.2 Leur gén./dat. a une grande variété de formes: ou selon la règle générale du nom propre arménien, toujours considérant -ēs comme désinence du nom., à éliminer au cours de la déclinaison, ex. 'Ισοκράτους (25,4) *Isokrat-ay*, ou selon la déclinaison des noms communs de la classe en -i, ex. Δημοσθένους (27,19; 27,14) *Dimost'en-i*, Διογένης (39,3; 47,20) *Diogen-i* etc. A' témoignage de l'extrême variété, n'oublions pas qu'il existe dans notre texte des formes isolées comme gén. *Isokrat-u* (47,4) ou comme *anddēm Timokratos-i(n)* (27,3) correspondant au grec κατὰ Τιμοκράτους et *ar T'ukididos-i* face à παρὰ Θουκιδίδου (21,23) ou παρὰ Θουκιδίδη (23,17).

2.3.1 Les noms grecs en -ων, gén. en -ωνος sont peu nombreux. Au nom. ils reprennent tel quel le nom. grec ex. Βίων (41,12; 53,29) *Bion*, Πλάτων (43,10; 59,8) *Platon* etc.

2.3.2 Au gén. ils se comportent le plus souvent comme des noms en -i, ex. περὶ Κύλωνος (19,24) *yatags Kilovn-i(n)*, Πλάτωνος (19,19; 25,2) *Platon-i(n)*, κατὰ Λυκόφρονος (23,13) *anddēm Likop'ron-i*, mais il y a aussi le cas d'une forme en -ay: Κλέωνος (29,3) *Klion-ay*.

2.3.3 A' l'acc. on trouve un cas de calque morphologique: Κώνωνα (25,9) *Konovna*.

2.4 On pourrait continuer par des exemples de noms (moins représentés que les précédents) appartenant à d'autres classes, toutefois il est possible d'ores et déjà d'arriver à quelques conclusions.

Comme règle générale, du point de vue morphologique, les noms propres grecs au nominatif sont transférés en arménien directement dans leur forme originale, sans aucune mutation dans la terminaison, d'où dérive leur variété, qui ne contraste pas avec la variété des terminaisons des substantifs arméniens.

Dans les cas obliques, au contraire, on trouve une oscillation d'une part entre des formes qu'on pourrait appeler «à la grecque», qui, après avoir perdu la «désinence» du nominatif, ajoutent au radical les désinences des cas, sur le modèle tantôt des noms propres arméniens *Hayk/Hayk-ay* (voir *Herodot-os/Herodot-ay*), tantôt des noms communs en -i ou en -u (voir *Herodot-os/Herodot-i*) et d'autre part des formes «à l'arménienne», dans lesquelles le nominatif, bien que calqué sur le grec et ayant la désinence du grec, est considéré comme radical, auquel on ajoute directement les désinences des cas (voir *Herodotos-i*, *T'eopompos-i*, *Likurgos-i*, *i T'eop'rastos-ē* etc.).

3.0 Les ethniques. Comme l'on sait, l'arménien a des suffixes spécifiques: -c'i, -ac'i, -ec'i, pour la formation des ethniques à partir des toponymes auxquels ils se réfèrent. Cette règle est toujours suivie de notre traducteur qui emploie *At'enac'i-k'* pour 'Αθηναῖοι (21,29; 41,27 etc.), *Egiptac'i-k'* pour Αἰγύπτιοι (21,14), *Kilikec'i* pour Κίλιξ (57,21), *Lakonac'i* pour Λάκων (41,3) etc. Les cas indirects suivent d'une manière régulière la déclinaison arménienne des substantifs avec gén./dat. en -oy, pl. -oc'.

3.1 Au delà de leur régularité morphologique, dans notre version deux exemples peuvent être examinés, comme témoignage d'un côté, de la compréhension intelligente du texte et, de l'autre, de la culture non grecque du milieu d'où provient le traducteur arménien.

3.1.1 Le premier cas concerne la traduction de l'adjectif grec ἀττικόν (en acc. dans le texte), qui a été bien compris dans son contexte et qui, suivant les possibilités de différenciation dont est douée la langue arménienne, a été traduit par l'ethnique *attikec'i*, quand il définit la région d'où est originaire le personnage en question, ex. μὴ εἰκός ἐστιν 'Αντισυένην 'Αττικὸν . . . λέγειν . . . (53, 26) *zi oc' vayēl ē Antist'eni, or ēr Attikec'i . . . asel*, quand, au contraire, ce même adjectif grec n'a pas la valeur d'ethnique, l'arménien se sert correctement de l'adjectif déterminatif *attikakan*, ex. ὁ Φίλιστος τὸν ἀττικόν . . . πόλεμον . . . ἐκ τῶν Θουκιδίδου μετενήνοχε (13,16) *P'ilistosn zAttikakan paterazmn . . i T'ukiditeay anti p'oxeal ehan*.

3.1.2 L'autre exemple qui témoigne du milieu culturel d'où provient le traducteur concerne les noms liés aux souches les plus anciennes des relations culturelles arméno-iraniennes, noms qui reçoivent un traitement tout particulier: pour la traduction du grec Πέρσαι (61,19) et de son gén. Περσῶν (37,29; 53,14), le traducteur n'a pas besoin de former l'ethnique, parce qu'il a à sa disposition l'ancien emprunt du moyen iranien en -ik¹⁶ *Parsik-k'/Parsic'*, de même que la forme *Dareh* ne passe pas en arménien par le moyen du grec Δαρεῖος (en acc. à 23,2), mais dénonce plutôt sa dérivation du moyen iranien *Dērayēv*¹⁷.

4.0 Dans leur passage d'une langue à l'autre, et le plus souvent à l'intérieur même d'une langue, les noms propres ont perdu leur valeur étymologique pour garder seulement une valeur référentielle. Personne ne se souvient que Démosthène signifie «force du peuple»: chacun pense immédiatement au grand orateur athénien et dans chaque langue cet anthroponyme est transféré sans qu'on le traduise. C'est ce qui se vérifie chaque fois que le nom

¹⁶ Cf. H. Hübschmann, *Armenische Grammatik. I: Armenische Etymologie*, Leipzig, 1897 (repr. anast. Hildesheim 1962), p. 67.

¹⁷ Cf. Hübschmann, *op. cit.*, p. 36.

propre est compris en tant que tel; si au contraire, il n'est pas reconnu par manque d'intelligence d'un passage d'un texte, ou pour toute autre cause, et que le traducteur le «traduise» en l'étymologisant, souvent la conséquence de la version est que le passage en question devient absolument inintelligible. La version des *Progymnasmata* présente quelques exemples de ce que je viens d'affirmer.

4.1 A' un certain point (43,18) on parle de Πύρρος ὁ τῶν Ἑπειρωτῶν βασιλεύς qui, pour tout élève, dès ses premiers contacts avec les civilisations anciennes, est le bien connu Pyrrhus, roi d'Épire, mais qui pour notre traducteur est *Pirros C'amak'aynoc' t'agaworn*, expression dans laquelle notre Pyrrhus devient le roi d'un peuple inconnu: les *C'amak'ayink'*. Le petit mystère est bien vite dévoilé si l'on se rend compte qu'il est question ici du gén. pl. de l'adjectif *c'amak'ayin* < *c'amak'* «terre ferme, continent». *C'amak'ayin* alors signifie «qui appartient à la terre ferme», ce qui est exactement la signification du grec ἡπειρώτης. Il est évident que le traducteur, ici, n'a pas compris l'ethnique «les Epirotes», déjà privé de sa signification initiale – «ceux du continent», par rapport aux Grecs qui habitaient les îles – et l'a traduit par un adjectif du même sens. Qu'il n'ait pas compris que c'était un nom propre, cela est confirmé du fait que seul ici l'ethnique n'est pas traduit par la forme arménienne habituelle en *-ac'i, -ec'i*.

4.2 A 11,16 le texte grec a le vocatif Γλαῦκε, auquel en arménien correspond *Xaž*, que du point de vue morphologique rien ne révèle être un vocatif. Cela ne crée aucune difficulté, parce que il est notoire que l'arménien ne possède pas de morphème spécial pour le vocatif¹⁸ et que c'est le nominatif qui accomplit la fonction de ce cas, parfois en union avec la particule *ov* (cf. grec ὦ). Il n'y a alors aucun problème du point de vue grammatical, mais pour expliquer la relation entre Γλαῦκε et *Xaž*, il

faut observer que cette fois encore l'anthroponyme a été étymologisé, car *xaž* signifie «dense, âpre» ainsi que «d'azur, celeste» comme son composé *Xažakn* «aux yeux bleus»¹⁹: il y a alors une parfaite correspondance de signification avec le grec.

4.3 La traduction d'un autre vocatif est encore plus intéressante: dans une citation attribuée à Epicure il y a un Πολύαινε (31,7) rendu en arménien par *Bazmagovd*: on voit très aisément que le traducteur a considéré l'anthroponyme grec come un appellatif et il l'a traduit par un calque parfait du grec: *bazm* < *bazum* = πολυ-, -a- voyelle compositionnelle, *gov* = αἴνος, -d à son tour, étant l'article suffixé du même radical de l'adjectif démonstratif de 2^e pers., sert magnifiquement, dans ce passage, à rendre l'idée de vocatif: «o toi, qui es l'objet de beaucoup de louanges!».

4.4 Si ce n'est pas le reflet d'une variante περὶ διδασκάλου, à laquelle correspond normalement l'arménien *vardapet* (dans ce même texte, voir 19,1; 29,19; 41,17 etc.), pourrait être encore une étymologisation la traduction du nom Δαίδαλος, qui dans la forme περὶ Δαιδάλου (21,2) est représentée en arménien par *yalags vardapeti*, où *yalags* + gén. correspond parfaitement au gr. περὶ + gén. et l'arménien *vardapet* «maître artisan, expert»²⁰ a la même signification du grec Δαίδαλος, l'artiste mythique par excellence, dont la racine est la même de δαιδάλλω «façonner avec art»²¹:

4.5 Du point de vue sémantique enfin le traducteur des *Progymnasmata* a encore exécuté une opération remarquable: certains noms des dieux de l'Olympe grec ont été remplacés par les noms des dieux aux mêmes vertus de l'Olympe arméno-iranien, avec un procédé qui avait son exemple illustre dans la version ar-

¹⁸ Des formes comme *Petre* (Lc. XXII, 34) ou *Krikorie* (Agath. 102, 733) sont évidemment la transcription en arménien du voc. des noms grecs en -ος.

¹⁹ Nor Bargirk' Haykazeen Lezui, Venezia, 1836 (repr. anast. Erevan, 1979-1981) (= NBH), I, 9211.

²⁰ Cf. NBH, II, 792.

²¹ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, I, p. 246.

ménienne de la Grammaire de Denys de Thrace²², dans laquelle les noms païens sont souvent substitués par des noms bibliques.

Dans la partie du texte que j'ai examinée, le nom de Zeus revient trois fois: il est toujours assimilé au dieu suprême iranien Ahura Mazda, considéré dans la tradition arménienne le créateur du ciel et de la terre (Agath. VI, 68) et le père des dieux (Agath. V, 53). Pour ce qui concerne son nom en arménien, le texte présente les deux formes répandues en Arménie, qui proviennent de diverses aires dialectales iraniennes et qui peut être remontent à des périodes différentes: une fois (11,17) Zeus est appelé *Ormizd*, forme plus récente, probablement d'époque sassanide; les autres fois (41,20; 21,15) *Aramazd*, emprunt plus ancien, d'époque parthe²³. C'est encore le même

genre de traduction qui se produit alors que, dans une anedocte célèbre, on demande à Sophocle vieilli quelle est son attitude à l'égard des passions d'amour de la façon suivante: πῶς... ἔχεις πρὸς τὰ ἀφροδίσια; (19,5). L'arménien calque cette expression du point de vue syntactique, car πῶς ἔχεις devient *ziard*... *unis*, mais il l'adapte à son milieu culturel en substituant, au lieu du grec πρὸς τὰ ἀφροδίσια, *ar astikeansn*, c'est à dire «comment se passent tes affaires par rapport à Astik?». Or *Astik*, on le sait, est la déesse à laquelle, dans le panthéon arméno-iranien, sont confiés les soins de la beauté et de l'amour, elle est tout à fait semblable à sa collègue grecque Aphrodite, comme nous le témoigne Agathange: «La déesse Astik, qui est l'Aphrodite grecque...» (cf. CXIV, 809).

GABRIELLA ULUHOGIAN

²² Cf. le texte dans N. Adontz, *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens* (traduit du russe), Louvain, 1970.

²³ Sur ce sujet on lira avec profit G. Boccali, *Influenze della religione iranica sulla cultura armena*, in «Atti del Primo Simposio Internazionale di Arte Armena (Bergamo 1975)», Venezia, San Lazzaro, 1978, p. 25-33.